

Marquis de Sade

Donatien Alphonse François de Sade, né en 1740 et mort en 1814, est un homme de lettres, romancier, philosophe et révolutionnaire français, longtemps voué à l'anathème en raison de la part accordée dans son œuvre à l'érotisme, associé à des actes impunis de violence et de cruauté (fustigations, tortures, meurtres, incestes, viols, etc.). L'expression d'un athéisme virulent est l'un des thèmes les plus récurrents de ses écrits.

philosophie dans le boudoir

résumé

L'ouvrage se présente comme une série de dialogues retraçant l'éducation érotique et sexuelle d'une jeune fille de 15 ans. Une libertine, Mme de Saint-Ange, veut initier Eugénie « dans les plus secrets mystères de Vénus ». Elle est aidée en cela par son frère (le chevalier de Mirvel), un ami de son frère (Dolmancé) et par son jardinier (Augustin).

étude de l'oeuvre

Il est construit (surtout le troisième dialogue) sur l'alternance entre dissertation philosophique et application concrète des préceptes évoqués. La théorie alterne avec la pratique.

Le titre du livre évoque déjà cette dualité puisque le boudoir est une petite salle disposée généralement entre la chambre et le salon, c'est-à-dire, entre la pièce consacrée aux ébats amoureux et la pièce consacrée à la conversation.

Au-delà de la crudité du texte et de son thème libertin, on y trouve une diatribe philosophique, presque un appel aux armes, mettant en lumière les idées du Marquis par rapport à la liberté, la religion, à la monarchie, et aux mœurs. La réflexion de Sade s'inscrit parfaitement dans celle de son époque. Elle prolonge en effet les débats philosophiques sur le concept de Nature et sur le rôle de la société par rapport à cette Nature ainsi que sur l'influence de cette dernière sur les comportements humains.

La réflexion libertine exposée par Sade part du principe que la Nature régit l'univers et ses composants. Dieu n'existe que dans l'esprit des hommes. Il n'est qu'une idole parmi d'autres. Ce retour à la Nature comme seul principe suprême semble puiser ses origines dans la philosophie antique. La Nature étant le seul moteur du monde, tout ce qui suit ses principes en vient à être légitimé par elle. Le sexe, l'égoïsme, la violence sont autant de manifestations que l'on trouve dans la nature et de manifestations de la Nature en l'homme, et partant, elles peuvent être légitimées comme étant "naturelles", au-delà du Bien et du Mal. En effet, ces constructions morales (le Bien et le Mal) sont directement visées par cette argumentation. N'existant pas dans la Nature, elles ne peuvent être prises comme fondements de nos actions. La Nature doit rester notre seul modèle. À partir de ce principe, la Société perd évidemment tous ses droits. Ses règles, ses lois viennent juguler nos élans naturels. Elles vont contre la Nature et ne sont donc pas tolérables.

La réflexion exposée plus haut sert aux personnages libertins à légitimer tous leurs désirs et plus

particulièrement leurs désirs sexuels. Puisqu'ils sont naturels, pourquoi les contrarier ? De longues descriptions de ces ébats, échelonnés selon un procédé de gradation, viennent ainsi interrompre et mettre en pratique les énoncés philosophiques précédemment exposés. La sodomie est-elle un crime ? Non, répond Dolmancé, puisqu'elle est un désir, elle est donc naturelle. Mettons-la alors en pratique afin d'initier la jeune Eugénie qui sert d'alibi et de terrain privilégié à cette initiation. Tel est, pour simplifier, le mouvement récurrent qui rythme l'œuvre, et tout particulièrement le troisième dialogue. Nous noterons au passage le retournement opéré à propos de la sodomie. Condamnée pour son caractère non-naturel (puisque inutile à la reproduction), elle devient dans l'argumentation des libertins, le symbole même du naturel et perd ainsi toute raison d'être condamnée.

Mais ce qu'il y a de frappant à la lecture de ces ébats, c'est la longueur de ceux-ci et le souci du détail qui anime leurs actions. Certains passages en deviennent des cours d'anatomie appliquée. Chaque partie du corps dévolue aux plaisirs est décrite et détaillée dans sa constitution et dans ses fonctions.

Une autre particularité de cette œuvre est la mixité des niveaux de langue utilisés. Les personnages, issus de la haute société, s'expriment essentiellement dans une langue soutenue, et ce, même au plus fort de leurs ébats. Cependant, la transgression des valeurs morales s'accompagne d'une transgression du langage. Par cette transgression, Sade cherche à agresser le lecteur, à le brutaliser comme ses personnages brutalisent leurs victimes. Mais en poursuivant sa lecture, le lecteur se fait complice des transgressions de l'auteur comme la jeune Eugénie finit par devenir la complice de Mme de Saint-Ange et de Dolmancé.

Une des caractéristiques principales de ce livre est sa proximité avec le genre théâtral. Il faut noter tout d'abord qu'il se présente sous la forme de dialogues entre les différents personnages. Cela dit, le dialogue est une forme très fréquente au XVIII^e siècle et très largement codifiée. Mais les nombreuses indications sur les mouvements rappellent des didascalies, le découpage du texte en plusieurs dialogues peut évoquer les actes d'une pièce de théâtre et, de plus, la progression de l'histoire au sein de ces dialogues renforce cette impression. Les deux premiers correspondent à une exposition (des personnages, de leurs liens, de leurs intentions) ; le troisième et le cinquième constituent le cœur de l'action tandis que le septième amène le dénouement.

Les trois unités sont également respectées puisque l'action se déroule en un seul lieu (le boudoir), au cours d'une après-midi et qu'elle est unique (l'initiation d'Eugénie).

Notons encore que l'écriture du Marquis de Sade convoque essentiellement les sens de l'ouïe (par les dialogues) et de la vue. En effet, les gestes et les mouvements des personnages prennent une place primordiale lors de la mise en application des préceptes libertins. Cette spatialisation des corps semble, là encore, confirmer la théâtralité de ce récit.

La logique libertine est ici tellement poussée jusqu'à ses plus cruelles extrémités qu'il devient même possible de s'interroger sur le degré de sincérité de Sade. Cherche-t-il sincèrement à promouvoir ce naturalisme libertin ? La brochure vise-t-elle sérieusement à influencer sur "le nouveau Code que l'on nous prépare" ? ou bien cherche-t-il à développer une réflexion qui le favoriserait ? La question mérite d'être posée même s'il semble difficile d'y apporter une réponse nette.

Notons pour finir les limites de cette réflexion : en instaurant la Nature comme moteur et cause première de tous les penchants des hommes, Sade en vient à nier le libre-arbitre et ce faisant à nier la liberté qu'il prétend prôner. Néanmoins, ceci peut être réfléchi à partir du point de vue que la Nature ne soit qu'un alibi à cette soif insatiable de liberté, légitimant ainsi les pensées politiques de l'auteur, se rapprochant de l'anarchie. Il convient d'ajouter que, même si ses défenseurs l'avouent rarement (s'agit-il d'une dénégation ?), Sade fait plusieurs fois l'apologie de la pédophilie dans l'un de ces discours, un de ses personnages, Dolmancé, racontant un rapport sexuel avec un enfant, un garçon de sept ans (Troisième dialogue).

Les 120 journées de Sodome

Les Cent Vingt Journées de Sodome, ou l'École du libertinage est la première grande œuvre du marquis de Sade, écrite à la prison de la Bastille en 1785. Telle qu'elle est, l'œuvre ne présente qu'une version inachevée.

Vers la fin du règne de Louis XIV, quatre aristocrates âgés de 45 à 60 ans, « dont la fortune immense est le produit du meurtre et de la concussion », le duc de Blangis, l'évêque son frère, le président de Curval et le financier Durcet, s'enferment, en plein hiver, dans un château perdu de la Forêt-Noire, le château de Silling, avec quarante-deux victimes soumises à leur pouvoir absolu : leurs épouses (chacun a épousé la fille de l'autre) et des jeunes garçons et jeunes filles ravis à leurs parents.

Quatre proxénètes « historiennes », se succédant de mois en mois, font le récit de six cents perversions, à raison de cent cinquante chacune, que les maîtres du château mettent souvent en pratique à l'instant même.

L'ouvrage se compose, sous forme de journal, de quatre parties (la première est achevée, les suivantes semblent de simples plans) qui correspondent à chacun des quatre mois et aux passions dites « simples », « doubles », « criminelles » et « meurtrières », dont la narration s'entremêle aux « événements du château ».

La plupart des victimes périssent dans d'épouvantables tourments.

Victor Hugo

Victor Hugo Écouter, né en 1802 à Besançon et mort en 1885 à Paris, est un poète, dramaturge et prosateur romantique considéré comme l'un des plus importants écrivains de langue française. Il est aussi une personnalité politique et un intellectuel engagé qui a compté dans l'Histoire du XIXe siècle.

Victor Hugo occupe une place marquante dans l'histoire des lettres françaises au XIXe siècle, dans des genres et des domaines d'une remarquable variété. Il est poète lyrique avec des recueils comme Odes et Ballades (1826), Les Feuilles d'automne (1831) ou Les Contemplations (1856), mais il est aussi poète engagé contre Napoléon III dans Les Châtiments (1853) ou encore poète épique avec La Légende des siècles (1859 et 1877).

Il est également un romancier du peuple qui rencontre un grand succès populaire avec par exemple

Notre-Dame de Paris (1831), et plus encore avec Les Misérables (1862). Au théâtre, il expose sa théorie du drame romantique dans sa préface de Cromwell en 1827 et l'illustre principalement avec Hernani en 1830 et Ruy Blas en 1838.

Son œuvre multiple comprend aussi des discours politiques à la Chambre des pairs, à l'Assemblée constituante et à l'Assemblée législative, notamment sur la peine de mort, l'école ou l'Europe, des récits de voyages (Le Rhin, 1842, ou Choses vues, posthumes, 1887 et 1890), et une correspondance abondante.

Victor Hugo a fortement contribué au renouvellement de la poésie et du théâtre ; il a été admiré par ses contemporains et l'est encore, mais il a été aussi contesté par certains auteurs modernes. Il a aussi permis à de nombreuses générations de développer une réflexion sur l'engagement de l'écrivain dans la vie politique et sociale grâce à ses multiples prises de position qui le condamneront à l'exil pendant les vingt ans du Second Empire.

Ses choix, à la fois moraux et politiques, durant la deuxième partie de sa vie, et son œuvre hors du commun ont fait de lui un personnage emblématique que la Troisième République a honoré à sa mort en 1885 par des funérailles nationales qui ont accompagné le transfert de sa dépouille au Panthéon de Paris, en 1885.

Notre Dame de Paris

L'intrigue se déroule à Paris en 1482. Les deux premiers livres du roman suivent Pierre Gringoire, poète sans le sou. Gringoire est l'auteur d'un mystère qui doit être représenté le 6 janvier 1482 au Palais de justice en l'honneur d'une ambassade flamande. Malheureusement, l'attention de la foule est vite distraite, d'abord par le mendiant Clopin Trouillefou, puis par les ambassadeurs eux-mêmes, et enfin par l'organisation improvisée d'une élection du Pape des fous à l'occasion de la Fête des Fous qui a lieu ce jour-là. Le sonneur de cloches de Notre-Dame, Quasimodo, est élu Pape des Fous en raison de sa laideur. Le mystère finit par s'arrêter, faute de public. Gringoire, à cette occasion, entend parler d'Esmeralda, une danseuse bohémienne qui passe pour égyptienne. L'ayant aperçue, il la suit dans les rues de Paris à la tombée de la nuit. Esmeralda manque être kidnappée par Quasimodo, lequel agit pour le compte d'un mystérieux homme vêtu de noir (qui n'est autre que l'archidiacre de Notre-Dame, Claude Frollo), mais elle est sauvée par l'intervention d'un capitaine de la garde, Phoebus de Châteaupers. Un peu plus tard, Gringoire recroise la route d'Esmeralda et continue à la suivre, mais il se retrouve sans le vouloir au cœur de la Cour des miracles, le quartier hanté par les pires truands de la capitale. Il manque y être pendu, et doit la vie à l'intervention d'Esmeralda qui le prend pour mari, mais seulement pour le sauver.

Quasimodo est jugé au Châtelet pour sa tentative de rapt. L'affaire est écoutée par un auditeur sourd, et Quasimodo est sourd lui-même : le procès est une farce, et Quasimodo, sans avoir été écouté et sans avoir rien compris, est condamné à deux heures de pilori en place de Grève et à une amende. Sur la place de Grève, dans un entresol, se trouve le « Trou aux rats », qui sert de cellule à une recluse volontaire, la sœur Gudule. Un groupe de femmes, Gervaise, Oudarde et Mahiette, discute non loin de là ; Mahiette raconte l'histoire de Pâquette, surnommée la Chantefleurie, dont l'adorable fillette a été enlevée encore nouveau-née, quinze ans plus tôt, par des bohémiens, et remplacée par un enfant bossu

dont on comprend qu'il s'agit de Quasimodo, plus tard recueilli par Frollo. La Chantefleurie aurait été rendue folle de douleur par la perte de sa fille, qu'elle n'a jamais retrouvée. Mahiette est persuadé que sœur Gudule n'est autre que la Chantefleurie, car elle garde dans sa cellule un petit chausson d'enfant, seul souvenir de sa fille. De plus, la recluse voue une haine féroce aux bohémiens, et en particulier à Esmeralda. Peu après cette conversation, Quasimodo est amené en place de Grève et subit son supplice. Il doit son seul réconfort au geste généreux d'Esmeralda qui lui donne à boire.

Esmeralda danse sur le parvis de Notre-Dame, tandis que Gringoire, qui s'est fait truant, est à présent jongleur. Esmeralda est regardée par la foule, mais aussi par Frollo, du haut des tours, et par Phœbus de Châteaupers. Celui-ci se trouve alors chez sa future épouse, Fleur-de-Lys, dont la maison fait face à la cathédrale. Reconnaisant la bohémienne, il la fait monter chez Fleur-de-Lys. Esmeralda, qui, en secret, est éperdument amoureuse de Phœbus, suscite la jalousie de Fleur-de-Lys à cause de sa beauté. Esmeralda est trahie par sa chèvre, Djali, à qui elle a appris à disposer des lettres pour former le nom de Phœbus : elle est alors chassée. Frollo accoste Gringoire pour le faire parler à propos d'Esmeralda, et comprend qu'elle est amoureuse de Phœbus. Les jours passent. Frollo devient peu à peu obsédé par sa passion pour l'Égyptienne et par sa jalousie pour Phœbus. Alors que son frère Jehan, qui dépense régulièrement tout son argent dans les cabarets et les maisons de passe, vient lui demander de lui prêter de l'argent, Claude Frollo reçoit la visite de maître Jacques Charmolue, et Jehan doit rester caché dans un coin pendant leur conversation. En quittant la cathédrale, Jehan croise Phœbus, qui est de ses amis. Phœbus, qui n'est nullement amoureux d'Esmeralda mais a envie de passer une nuit avec elle, a donné rendez-vous à la bohémienne dans un cabaret le soir même. Claude Frollo, qui a vu Jehan aborder Phœbus, abandonne son entretien avec Charmolue pour suivre discrètement les deux hommes. Lorsque Phœbus abandonne Jehan ivre mort après qu'ils ont bu ensemble, Claude l'aborde et demande à pouvoir assister à ses ébats avec la bohémienne, moyennant paiement ; Phœbus accepte. Esmeralda vient au rendez-vous, où Phœbus se montre très entreprenant ; mais au moment où elle va céder à ses avances, Claude Frollo surgit et poignarde le capitaine, avant de s'enfuir par une fenêtre donnant sur la Seine.

Esmeralda est arrêtée et jugée pour le meurtre de Phœbus de Châteaupers, qui a été gravement blessé. Elle est également soupçonnée de sorcellerie. Elle apprend que Phœbus est probablement mort, et, abattue, cesse de plaider son innocence. Soumise à la torture, elle avoue tout ce dont on l'accuse. Quelque temps après, Frollo vient la voir dans son cachot, confesse son amour pour elle et offre de l'aider, mais elle refuse et le repousse, toujours éprise de Phœbus dont elle le croit le meurtrier. En réalité, Phœbus a survécu et guérit progressivement, mais décide de s'abstenir de revoir Esmeralda, de peur que toute l'affaire ne compromette sa bonne réputation et son futur mariage. Quelques jours après, Phœbus se trouve chez Fleur-de-Lys au moment où Esmeralda est amenée sur le parvis de la cathédrale pour être pendue. Esmeralda aperçoit Phœbus vivant et l'appelle, mais il se retire précipitamment : Esmeralda, désespérée, s'abandonne à la mort. Mais Quasimodo intervient soudain, s'empare d'elle et la traîne dans l'église, où le droit d'asile la met à l'abri.

Quasimodo veille sur Esmeralda dans la cathédrale, espérant peut-être la séduire, mais sans succès. Il tente de lui faire comprendre que l'apparence physique ne fait pas tout et que Phœbus ne l'aime pas, mais la bohémienne refuse d'entendre raison. L'amour de Quasimodo pour Esmeralda commence à prendre le dessus sur sa loyauté envers Frollo, au point que, lorsque Frollo tente de faire violence à la

bohémienne, Quasimodo l'en empêche. Quasimodo tente de persuader Phœbus de venir voir Esmeralda, mais il échoue.

grâce à une idée de Gringoire approuvée par Frollo, tous deux ayant leur raison de vouloir sauver Esmeralda, les truands avec lesquels vivait Esmeralda viennent pour la délivrer. Jehan Frollo se fait par la suite tuer dans le tumulte. Frollo profite du désordre qui règne sur le parvis de Notre-Dame pour emmener Esmeralda avec lui hors de la cathédrale, accompagné de Gringoire. Frollo réitère ses déclarations d'amour à la gitane et essaie de la convaincre : il peut l'aider à s'échapper et ainsi la sauver de la mort si elle accepte de l'aimer. Mais Esmeralda refuse. Furieux, il la livre aux griffes de la vieille recluse du Trou-aux-rats, en attendant de l'arrivée en force de la Justice. Mais au lieu de cela, la sœur Gudule reconnaît en l'Égyptienne sa propre fille, Agnès, volée par des gitans quinze ans auparavant. Elle ne peut cependant en profiter, car les sergents de ville la retrouvent, et la traînent à nouveau au gibet. Du haut de Notre-Dame, Quasimodo et Frollo assistent à l'exécution, par pendaison, d'Esmeralda. Quasimodo, furieux, désespéré, précipite le prêtre du haut de la tour, et va lui-même se laisser mourir dans la cave de Montfaucon, tenant embrassé le cadavre d'Esmeralda, enfin uni à lui pour l'éternité.

Mais Victor Hugo ne se considère pas comme tenu de respecter la vérité historique à tout prix et n'hésite pas à modifier le détail des faits et à resserrer l'intrigue pour faire mieux ressortir le caractère de personnages historiques comme Louis XI ou pour mettre en avant sa vision de l'Histoire. En cela, il applique à son roman les principes exposés dans un article « À propos de Walter Scott » qu'il a publié en 1823, et où il affirme : « j'aime mieux croire au roman qu'à l'histoire, parce que je préfère la vérité morale à la vérité historique ».

Le roman historique tel que le conçoit Hugo comporte également une part de réflexion philosophique et morale. Sa mise en scène du xve siècle et d'événements tels que le soulèvement populaire pour libérer Esmeralda vise moins à une reconstitution exacte de l'époque qu'à nourrir une réflexion politique adressée aux lecteurs français du xixe siècle vivant sous la monarchie de Charles X. Le roman propose une philosophie de l'histoire et une théorie du progrès exposés en détail dans le chapitre « Ceci tuera cela ». Quant au sort tragique des personnages principaux, il nourrit une réflexion sur le destin traversée par la notion d'Anankè (Fatalité).

La dimension politique du roman fournit à Hugo l'occasion d'affirmer, de manière plus ou moins directe, ses convictions politiques sur plusieurs sujets. Le combat le plus explicite mené par l'auteur à l'occasion du roman est un plaidoyer pour la préservation du patrimoine architectural dont la cathédrale Notre-Dame de Paris n'est que l'un des représentants les plus connus, et qui est mis en péril à l'époque du roman par des destructions pures et simples ou par des restaurations qui défigurent l'architecture d'origine des monuments. Hugo mène également une réflexion sur la justice : la justice médiévale est présentée dans le chapitre « Coup d'œil impartial sur l'ancienne magistrature » comme une mascarade injuste où l'accusé pauvre est condamné d'avance et est tournée en dérision jusqu'à l'absurde dans une scène de satire féroce (le procès de Quasimodo, accusé sourd condamné par un juge sourd sans que ni l'un ni l'autre n'aient rien compris à l'affaire) ; mais elle est aussi montrée comme soumise à l'irrationnel et à la superstition (le procès d'Esmeralda condamnée pour sorcellerie). De plus, lorsqu'il décrit le gibet de la place de Grève, Hugo donne une évocation effrayante de la peine de mort, qu'il dénonce comme

barbare et qu'il affirme destinée à être abolie par le progrès de l'Histoire. Enfin, le roman contient une réflexion politique sur le pouvoir royal à travers le personnage de Louis XI.

Les dimensions philosophique et politique du roman n'empêchent pas par ailleurs celui-ci d'emprunter en partie ses procédés au roman gothique anglais du xviii^e siècle, avec la part de fantastique qu'il contient : le principal personnage de Notre-Dame de Paris rattachant le roman à ce genre est l'archidiacre Claude Frollo qui s'inscrit dans la lignée de la figure de l'homme d'Église maudit et possédé par le démon. Plusieurs scènes de l'intrigue reprennent des procédés narratifs courants du genre, comme les enlèvements, les enfermements ou la persécution d'un personnage par un autre (en l'occurrence celle d'Esmeralda par Frollo). Si aucun événement du roman ne relève réellement du surnaturel, les personnages baignent dans un univers de croyances qui provoque leur effroi ou, dans le cas de Frollo, une dérive vers le mal et la folie ; le fantastique réside davantage dans la perception qu'ont les personnages du monde qui les entoure, et que Hugo rend sensible grâce aux procédés de la narration romanesque qu'il emprunte au roman gothique.

Les Misérables

Les Misérables est à la fois un roman réaliste, un roman épique, un hymne à l'amour et un roman politique et social.

Roman réaliste, Les Misérables décrit tout un univers de gens humbles. C'est une peinture très précise de la vie dans la France et le Paris pauvre du début du xix^e siècle. Son succès populaire tient au trait parfois chargé avec lequel sont peints les personnages du roman.

Roman épique, Les Misérables dépeint au moins trois grandes fresques : la bataille de Waterloo (qui représente pour l'auteur, la fin de l'épopée Napoléonienne, et le début de l'ère bourgeoise ; il s'aperçoit alors qu'il est républicain), l'émeute de Paris en juin 1832, la traversée des égouts de Paris par Jean Valjean. Mais le roman est aussi épique par la description des combats de l'âme : les combats de Jean Valjean entre le bien et le mal, son rachat jusqu'à son abnégation, le combat de Javert entre respect de la loi sociale et respect de la loi morale.

Les Misérables est aussi un hymne à l'amour : amour chrétien sans concession de Mgr Myriel qui, au début du roman, demande sa bénédiction au conventionnel G (sans doute l'abbé Grégoire) ; amours déçues de Fantine et Éponine ; amour paternel de Jean Valjean pour Cosette ; amour partagé de Marius et Cosette. Mais c'est aussi une page de la littérature française dédiée à la patrie. Au moment où il écrit ce livre, Victor Hugo est en exil. Aidé depuis la France par des amis qu'il charge de vérifier si tel coin de rue existe, il retranscrit dans ce roman la vision des lieux qu'il a aimés et dont il garde la nostalgie.

Mais la motivation principale de Victor Hugo est le plaidoyer social. « Si les infortunés et les infâmes se mêlent. [...] De qui est-ce la faute ? » Selon Victor Hugo, c'est la faute de la misère, de l'indifférence et d'un système répressif sans pitié. Idéaliste, Victor Hugo est convaincu que l'instruction, l'accompagnement et le respect de l'individu sont les seules armes de la société qui peuvent empêcher l'infortuné de devenir infâme. Le roman engage une réflexion sur le problème du mal... Il se trouve que toute sa vie Hugo a été confronté à la peine de mort. Enfant, il a vu des corps pendus exposés aux

passants, plus tard, il a vu des exécutions à la guillotine. Un des thèmes du roman est donc « le crime de la loi ». Si l'œuvre montre comment les coercitions sociales et morales peuvent entraîner les hommes à leur déchéance si aucune solution de réédification n'est trouvée, c'est surtout un immense espoir en la générosité humaine dont Jean Valjean est l'archétype. Presque tous les autres personnages incarnent l'exploitation de l'homme par l'homme.

L'action se déroule en France au cours de la première moitié du xix^e siècle, encadrée par les deux grands combats que sont la Bataille de Waterloo (1815) et les émeutes de juin 1832. On y suit, pendant cinq tomes, la vie de Jean Valjean, de sa sortie du bagne jusqu'à sa mort. Autour de lui gravitent les personnages dont certains vont donner leur nom aux différents tomes du roman, témoins de la misère de ce siècle, misérables eux-mêmes ou proches de la misère : Fantine, Cosette, Marius, mais aussi les Thénardier (dont Éponine, Azelma et Gavroche) ainsi que le représentant de la loi Javert.

Tome I : Fantine

Dans ce tome s'entremêlent les deux destinées de Fantine et de Jean Valjean.

Le livre s'ouvre sur le portrait long et détaillé de monseigneur Myriel, l'évêque du diocèse de Digne, où il vit très modestement en compagnie de sa sœur Baptistine et d'une servante, Madame Magloire. Ce religieux est un juste qui se contente du strict nécessaire pour distribuer le reste de ses économies aux pauvres. Montrant un amour immense, il laisse sa porte grande ouverte et fraternise avec ceux que la société rejette.

Son destin va croiser celui du personnage central de l'œuvre : Jean Valjean.

L'action débute en 1815 par la libération de Jean Valjean, personnage central de l'œuvre, après une peine de dix-neuf ans de bagne : victime d'un destin tragique, initialement condamné à cinq ans de bagne pour avoir volé un pain afin de nourrir sa famille, il voit sa peine prolongée suite à plusieurs tentatives d'évasion. En liberté, son passé de forçat l'accable : ainsi, dans chaque ville qu'il traverse, contraint à faire connaître de la mairie son statut d'ancien bagnard qu'un passeport jaune matérialise, il est universellement rejeté et seul monseigneur Myriel l'accueille pour le gîte et le couvert. Jean Valjean, épris de haine, frappé d'injustice, et peu conscient de ses actes, vole l'argenterie de l'évêque et s'enfuit par la fenêtre. Lorsqu'il est arrêté et ramené par les gendarmes chez monseigneur Myriel, celui-ci lui pardonne et déclare lui avoir offert son argenterie, le sauvant ainsi de la condamnation pour récidive. Il engage Valjean à accepter deux chandeliers supplémentaires contre la vertu et l'intégrité de sa conduite future.

Perdu dans ses pensées, Valjean vole une pièce de 40 sous à un ramoneur savoyard d'une dizaine d'années nommé Petit Gervais en recouvrant la pièce de son pied et en chassant l'enfant. Souffrant de remords, incapable de rattraper Petit Gervais, il prend conscience de lui-même et au cours d'une épiphanie, se résout à honorer sa promesse à l'évêque Bienvenu. Le vol rapporté aux autorités, il est désormais récidiviste, recherché par la police, risquant la prison à vie. Il doit donc cacher son identité.

Changé par cet épisode dans les Alpes, Jean Valjean reparaît à l'autre bout de la France, sous le nom de M. Madeleine et opère sa complète rédemption : enrichi honnêtement, il devient le bienfaiteur de la

ville de Montreuil-sur-Mer, dont il sera nommé maire.

Symétriquement à l'ascension de Jean Valjean, à son rachat pourrait-on dire, on assiste à la chute de Fantine, fille-mère qui, pour nourrir sa fille unique Cosette, ira de déchéance en déchéance, jusqu'à la prostitution et la mort.

Ce tome est l'occasion de présenter les personnages qui vont suivre Jean Valjean du début à la fin de ses aventures.

Les Thénardier, qui plongeront de la malhonnêteté et la méchanceté ordinaire au banditisme, à la fois dénoncés comme criminels et plaints comme victimes de la société. Ils sont cependant aussi les parents de Gavroche, dont l'héroïsme s'illustrera plus tard.

Javert, qui incarne la justice implacable et rigide, a mis toute son énergie au service de la loi, sa religion.

Peut-on croire Valjean-Madeleine sauvé, réintégré dans la société ? Victor Hugo ne le veut pas. Pour lui, l'honnêteté ne peut souffrir la compromission. Aux termes d'une longue nuit d'hésitation, M. Madeleine ira se dénoncer pour éviter à un pauvre diable, un peu simple d'esprit, Champmathieu, reconnu à tort comme étant Jean Valjean, d'être condamné à sa place. Tous les bienfaits qu'aurait pu apporter M. Madeleine ne pourraient compenser, selon Victor Hugo, la seule injustice faite à Champmathieu. Jean Valjean échappe cependant à la justice, retourne dans la clandestinité pour respecter une dernière promesse faite à Fantine qu'il a assistée à l'heure de sa mort : sauver Cosette actuellement pensionnaire asservie et malheureuse des Thénardier.

Tome II : Cosette

Dans ce tome, deux livres encadrent l'action, l'un est consacré à la bataille de Waterloo et l'autre à la vie monacale.

Victor Hugo aborde le second tome des Misérables par la bataille de Waterloo qui s'est déroulée 7 ans plus tôt. Le lien avec l'intrigue est très ténu : Thénardier aurait « sauvé » le père de Marius à l'issue de cette bataille. Sous ce prétexte dramatique léger, Victor Hugo place là une réflexion qui lui tient à cœur sur la bataille de Waterloo, bataille qui voit la chute d'un personnage qu'il admire, Napoléon 1er. Depuis longtemps, Victor Hugo est hanté par cette bataille. Celle-ci lui inspirera le poème L'Expiation du livre V des Châtiments. Il a refusé à plusieurs reprises de se rendre sur les lieux et c'est seulement en 1861 qu'il visite le champ de bataille et c'est là qu'il termine ce récit épique.

La Parenthèse (avant-dernier livre) que constitue la réflexion sur la vie monacale, la foi et la prière, pour surprenante chez un révolutionnaire comme Victor Hugo, se présente comme une profession de foi. Réquisitoire violent contre l'Église carcan, c'est aussi une apologie de la méditation et de la foi véritable. « Nous sommes pour la religion contre les religions. », précise Victor Hugo.

Le reste de ce tome est consacré à la traque de Jean Valjean. Victor Hugo met dans ce récit toutes ses qualités de romancier dramatique au service d'un suspense prenant, avec rupture de rythme, changement de focalisation. Alternance de période d'accalmie (avec Cosette à Montfermeil, puis à la

maison Gorbeau) et de poursuite haletante.

Échappant à Javert à la fin du tome I, Jean Valjean est rattrapé à Paris, mais a eu le temps de mettre de côté une forte somme d'argent. Envoyé aux galères, il s'en échappe, retourne chercher Cosette et se réfugie à Paris dans la maison Gorbeau. Javert le retrouve et le poursuit la nuit à travers les rues de Paris. Jean Valjean ne trouve son salut que dans le couvent du Petit-Picpus sous la protection de M. Fauchelevent, un charretier dont il a sauvé la vie à Montreuil-sur-Mer. Après un épisode dramatique de fausse inhumation, Jean Valjean s'installe au couvent avec Cosette sous le nom d'Ultime Fauchelevent. Victor Hugo présente un Jean Valjean sublime : la chute ne lui a pas fait perdre les qualités morales qu'il possédait en tant que M. Madeleine : c'est en sauvant un matelot de la noyade qu'il s'échappe des galères ; c'est à cause de sa générosité qu'il est repéré par Javert. On pourrait cependant reprocher à Victor Hugo des ficelles dramatiques un peu grosses : le croisement sur le champ de bataille de Thénardier et du père de Marius ou encore la rencontre miraculeuse et opportune de Jean Valjean et du père Fauchelevent.

Tome III : Marius

L'action se déroule entre 1830 et 1832. Le père Fauchelevent est mort. Jean Valjean et Cosette, alors âgée de 15 ans, ont quitté le couvent. Le tome s'ouvre et se referme sur le personnage de Gavroche. Victor Hugo se lance dans une longue digression sur le gamin de Paris, âme de la ville dont la figure emblématique est Gavroche, fils des Thénardier, mais surtout garçon des rues.

Victor Hugo axe tout le tome sur la personne de Marius en qui il se reconnaît jeune. Il avouera même avoir écrit avec Marius ses quasi-mémoires³¹. On y découvre Marius, petit-fils d'un royaliste, fils d'un bonapartiste, qui choisit son camp à 17 ans, quitte son grand-père et fréquente les amis de l'ABC, groupe de révolutionnaires idéalistes, et côtoie la misère.

Son destin croise celui de Cosette dont il tombe amoureux. On peut remarquer à ce sujet la tendresse de Victor Hugo décrivant avec humour et dérision ses premiers émois amoureux. Faisant fi de toute vraisemblance dramatique, Victor Hugo provoque la rencontre de Jean Valjean alias Madeleine - Fauchelevent - Leblanc - Fabre avec Thénardier alias Jondrette - Fabantou - Genflot sous les yeux d'un Marius témoin invisible de la confrontation, dans cette même maison Gorbeau rencontrée au tome II. Superbe face-à-face de deux personnages aux noms multiples qui se cachent de la justice, mais dont l'un est descendu jusqu'au fond de l'infamie tandis que l'autre accède à la noblesse morale. Toute la fin du tome est digne des Mystères de Paris avec bande de voleurs et d'assassins, guet-apens, victime prise en otage et menacée, intervention de la police et apparition de Javert. Marius découvre ainsi que le sauveur de son père est un infâme bandit et que le père de celle dont il est amoureux se cache de la police.

Tome IV : L'idylle rue Plumet et l'épopée rue Saint-Denis

Toute l'action de ce tome est sous-tendue par l'émeute de juin 1832 et la barricade de la rue Saint-Denis. Victor Hugo estime même que c'est en quelque sorte là le cœur du roman³². Le premier livre replace les événements dans le contexte historique de la situation insurrectionnelle à Paris au début de l'année 1832.

Ensuite se déroulent en parallèle plusieurs vies qui vont converger vers la rue de la Chanvrerie. Victor Hugo précise d'abord le personnage d'Éponine, amoureuse déçue de Marius, ange du bonheur quand elle confie à Marius l'adresse de Cosette ou quand elle défend le domicile de celle-ci contre l'attaque de Thénardier et sa bande, ange du malheur quand elle cache à Marius la lettre de Cosette ou quand elle l'envoie sur la barricade. Éponine martyr de l'amour quand elle intercepte la balle destinée à Marius et qu'elle meurt dans ses bras.

L'auteur renoue ensuite avec le parcours de Jean Valjean et Cosette depuis leur entrée au couvent du Petit-Picpus. On assiste à l'éclosion de Cosette. À la remarque de la prieure du couvent, « Elle sera laide³³ » répond l'observation de Toussaint « Mademoiselle est jolie³⁴ ». Grâce aux informations d'Éponine, l'idylle entre Cosette et Marius peut reprendre rue Plumet, initiée par une lettre d'amour (un cœur sous une pierre) et se poursuit jusqu'au départ précipité de Jean Valjean et Cosette pour la rue de l'Homme-Armé.

Victor Hugo complète ensuite le personnage de Gavroche, gamin des rues, spontané et généreux, capable de gestes gratuits (la bourse volée à Montparnasse et donnée à Mabeuf, l'aide apportée à l'évasion de son père). On le découvre aussi paternel et responsable quand il recueille dans l'éléphant de la Bastille les deux gamins perdus dont il ignore qu'ils sont ses frères.

Tous les protagonistes de l'histoire, ou presque, convergent alors vers la rue de la Chanvrerie et la barricade de la rue Saint-Denis : les amis de l'ABC par conviction révolutionnaire, Mabeuf et Marius par désespoir, Éponine par amour, Gavroche par curiosité, Javert pour espionner et Jean Valjean pour sauver Marius.

Tome V : Jean Valjean

La cinquième partie est celle de la mort et de l'effacement. Mort des insurgés sur la barricade qui a commencé à la fin du tome précédent par celle d'Éponine et de M. Mabeuf et qui se poursuit par celle de Gavroche puis par l'anéantissement de la barricade. Jean Valjean se situe comme un ange protecteur : ses coups de feu ne tuent personne, il se propose pour exécuter Javert, mais lui permet de s'enfuir et sauve Marius au dernier instant de la barricade.

Le sauvetage épique s'effectue par les égouts de Paris (l'intestin de Léviathan) que Victor Hugo décrit avec abondance. Échappant aux poursuites et à l'enlèvement, Jean Valjean sort des égouts grâce à Thénardier, mais pour tomber dans les filets de Javert. Marius, sauvé, est reconduit chez son grand-père.

On assiste ensuite au suicide de Javert et à l'effacement de Jean Valjean. Javert en effet relâche Jean Valjean alors qu'il le raccompagnait, en reconnaissance du fait que Jean Valjean l'avait sauvé lors de l'attaque de la barricade, mais ce faisant Javert ne supporte pas d'avoir manqué à son devoir de policier scrupuleux, devoir qui lui impose de ne pas relâcher un suspect pour raison personnelle, ce qu'il a néanmoins fait. Ne pouvant supporter ce grave manquement à son devoir, et d'avoir remis en cause le principe supérieur qu'est pour lui l'obéissance à la hiérarchie, il décide de mettre fin à ses jours en se jetant dans la Seine (chapitre Javert déraillé — titre d'avant-garde pour l'époque).

L'idylle entre Marius et Cosette se concrétise par un mariage. Jean Valjean s'efface peu à peu de la vie du

couple, encouragé par Marius qui voit en lui un malfaiteur et un assassin. Marius n'est détrompé par Thénardier que dans les dernières lignes du roman et, confus et reconnaissant, assiste avec Cosette aux derniers instants de Jean Valjean.

Emile Zola

Émile Zola est un écrivain et journaliste français, né à Paris en 1840 et mort dans la même ville en 1902. Considéré comme le chef de file du naturalisme, c'est l'un des romanciers français les plus populaires. Sa vie et son œuvre ont fait l'objet de nombreuses études historiques. Les dernières années de sa vie sont marquées par son engagement dans l'affaire Dreyfus avec la publication en janvier 1898, dans le quotidien L'Aurore, de l'article intitulé « J'accuse » qui lui a valu un procès pour diffamation et un exil à Londres dans la même année.

La joie de vivre

L'action se situe en Normandie, dans une petite ville portuaire appelée Bonneville. L'héroïne, Pauline Quenu, fille de Lisa Macquart et du charcutier Quenu (voir Le Ventre de Paris), orpheline à l'âge de dix ans, est confiée à des cousins de son père, les Chanteau. Héritière d'une fortune assez considérable, Pauline se laisse peu à peu dépouiller d'une grande partie de ses biens par Madame Chanteau et son fils Lazare, sans pour autant perdre son amour pour eux, conservant jusqu'au bout la joie de vivre qui donne son titre à l'ouvrage.

Tout devrait pourtant la conduire au pessimisme : elle aide les pauvres, qui la remercient en la volant ; elle déborde d'affection pour sa tutrice, qui lui dérobe pourtant une partie de son héritage et se met à la haïr ; amoureuse de Lazare, le fils des Chanteau, elle l'aide à mettre sur pied des projets chimériques, mais voyant que celui-ci lui préfère Louise, son amie et rivale, elle brise ses fiançailles avec Lazare et le pousse à épouser Louise. Elle garde pourtant confiance au milieu des épreuves et accepte même d'élever Paul, fils de Louise et de Lazare, pour qui elle dépensera ses derniers sous.

Céline

Louis-Ferdinand Céline est né en 1894 à Courbevoie, et mort en 1961 à Meudon. C'est un médecin et écrivain français. Sa pensée pessimiste est teintée de nihilisme. Controversé en raison de ses pamphlets antisémites, c'est un « écrivain engagé », proche durant l'occupation allemande des collaborationnistes. Il est considéré, en tant qu'écrivain, comme l'un des plus grands novateurs de la littérature française du xxe siècle, introduisant un style elliptique personnel et très travaillé qui emprunte à l'argot et tend à s'approcher de l'émotion immédiate du langage parlé.

Voyage au bout de la nuit

Voyage au bout de la nuit est un récit à la première personne dans lequel Bardamu raconte son expérience de la première guerre, du colonialisme en Afrique et de l'Amérique de l'entre-deux guerres.

Bardamu a vu la Grande Guerre et l'ineptie meurtrière de ses supérieurs dans les tranchées. C'est la fin de son innocence. C'est le point de départ de sa descente sans retour. Ce long récit est une dénonciation

des horreurs de la guerre mais aussi le point de départ du pessimisme qui traverse tout le récit.

Bardamu part ensuite pour l'Afrique où le colonialisme est le purgatoire des Européens sans destinée. Pour Bardamu, c'est même l'Enfer et il s'enfuit vers l'Amérique de Ford, du dieu Dollar et des bordels. Bardamu n'aime pas les États-Unis, mais c'est peut-être le seul lieu où il fit la rencontre d'un être, Molly, qu'il aima jusqu'au bout de son voyage sans fond. Mais la vocation de Bardamu, ce n'est pas de travailler avec les machines des usines de Détroit, mais de côtoyer la misère humaine, quotidienne et éternelle. Il retourne donc en France pour terminer ses études en médecine et devenir médecin des pauvres. Il devient alors médecin dans la banlieue parisienne et côtoie la misère humaine tout comme en Afrique ou dans les tranchées de la Première Guerre mondiale.

Mort à crédit

Le roman est divisé en deux parties d'importance à peu près égale, précédées d'un prologue. Celui-ci démarre sur le ton cynique du Voyage au bout de la nuit et est rédigé dans le même style. L'auteur y évoque son présent de médecin de banlieue affronté aux misères et aux petites misères humaines. De là, il glisse peu à peu dans les hallucinations délirantes que lui inspirent un accès de fièvre et les souvenirs d'enfance que celui-ci fait remonter, l'écriture se fait toujours plus haletante, hachée de points de suspension, la syntaxe se désarticule, Céline trouve là définitivement sa manière.

La première partie est le récit de l'enfance et de l'adolescence d'un fils de boutiquiers (Ferdinand Bardamu) dans le Paris des années 1900-1910. Ses apprentissages sont une suite d'échecs lamentables, d'une noirceur sans espoir. L'antithèse est constante entre le culte du progrès et l'optimisme technicien qui imprègnent la Belle Époque et la déconfiture de petites gens incapables de s'adapter au nouveau siècle, guettées par l'endettement et la misère. D'où le titre du livre : vivre, c'est acheter sa mort à crédit.

La seconde partie reprend par le détail cette thématique en relatant les deux années que passe le narrateur au service d'un savant et éditeur chimérique, songe-creux qui se veut d'avant-garde, et aussi un peu aigrefin. Il publie une revue de vulgarisation plus ou moins scientifique qu'il mène à la faillite en jouant aux courses, et embarque sa femme et le narrateur dans un rêve de retour à la terre dans une ferme délabrée de Picardie où il croit pouvoir révolutionner l'agriculture. L'échec final sera encore plus tragique.

Céline aligne dans ce roman une inoubliable galerie de figures de ratés et d'inadaptés, dont le père Gorloge, M. Merrywin, sans oublier les propres parents de l'auteur, et surtout l'inventeur Roger-Marin Courtial des Péreires et son épouse. Personnage peut-être le plus mémorable de l'œuvre célinienne (après Ferdinand Bardamu et les autres avatars de l'auteur), Courtial, savant farfrelu mais universel, figure tout à la fois géniale et grotesque, est inspiré de Henry de Graffigny, que Céline a côtoyé à la fin de la Première Guerre mondiale.

Le seul personnage positif est l'oncle qui périodiquement vient en aide à Ferdinand, et dont les interventions rythment le récit. La première partie s'achève sur les mots « Oui, mon oncle », et la seconde sur « Non mon oncle. »

Avec la mort de Madame Bérengé, celle de la grand-mère, les suicides de Nora Merrywin et de Courtial, le lecteur est entraîné par un courant de violence, puis d'expériences sexuelles sordides, qui feront de *Mort à Crédit* un livre bien plus osé que *le Voyage*. On y retrouve le goût de Céline pour les descriptions collectives hallucinées, souvent empreintes de scatologie. Vomir est un événement récurrent dans le roman, souvent décrit avec une insistance morbide. La nausée y fait figure d'événement déclencheur au début (lorsque le narrateur est pris de fièvre) comme à la fin du roman (quand il décide de changer de vie pour s'engager dans l'armée).

Sartre

Jean-Paul Sartre est un écrivain de langue française, philosophe engagé dans le siècle, également dramaturge, romancier, nouvelliste et essayiste. Né en 1905 à Paris, il est mort en 1980 dans cette même ville. Écrivain prolifique, il est autant connu pour son œuvre, et notamment sa philosophie appelée l'existentialisme, que pour son engagement politique à gauche. Sartre était le compagnon de la philosophe Simone de Beauvoir. Leurs philosophies, bien que très proches, ne sauraient être confondues ; les deux auteurs se sont influencés réciproquement.

Les mots

Le texte est divisé en deux parties à peu près équivalentes intitulées « Lire » et « Écrire ». Cependant, selon Philippe Lejeune, ces deux parties ne sont qu'une façade et ne révèlent pas la progression chronologique de l'œuvre. Il considère que le texte devrait plutôt être divisé en cinq parties qu'il appelle « actes ».

Le premier acte présente dans un ordre chronologique la préhistoire de l'enfant en donnant ses origines familiales.

Le deuxième acte évoque les différentes comédies qu'a joué Sartre sous l'influence de ses parents en s'enfermant dans un monde imaginaire.

Le troisième acte est la prise de conscience de son imposture, sa contingence, sa peur de la mort et sa laideur.

Le quatrième acte présente le développement d'une nouvelle imposture, dans laquelle Sartre prend diverses postures d'écrivain.

Le cinquième acte évoque la folie de Sartre, qu'il considère comme la source de son dynamisme ainsi que l'annonce d'un second livre qu'il n'écrivit finalement pas car il s'éteignit.

La nausée

Antoine Roquentin, célibataire d'environ trente-cinq ans, vit seul à Bouville, cité imaginaire qui rappelle le Havre. Il travaille à un ouvrage sur la vie du marquis de Rollebon, aristocrate de la fin du XVIII^e siècle, et vit de ses rentes, après avoir abandonné un emploi en Indochine, par lassitude des voyages et de ce qu'il avait cru être de l'aventure. Cette prise de conscience marque l'une des premières réflexions

importantes de Sartre dans le livre. Roquentin tient son journal, et c'est le texte de celui-ci qui constitue le roman, écrit à la première personne. Petit à petit, il constate que son rapport aux objets ordinaires a changé et se demande en quoi. Tout lui semble désagréable, et une Nausée le prend à plusieurs reprises, dans lesquelles il ne peut plus se voir, ni se sentir sans éprouver un profond dégoût. Roquentin n'a plus d'affection pour personne, malgré la « rencontre » de l'Autodidacte à la bibliothèque, avec qui il entamera un dialogue opposant l'humanisme à son individualisme désengagé. Roquentin sent un profond éloignement avec tout ce qui l'entoure. Il ne supporte plus la bourgeoisie de Bouville, ni M. de Rollebon qui lui semble vite bien terne et sans intérêt, car « l'histoire parle de ce qui a existé, [et] jamais un existant ne peut justifier l'existence d'un autre existant. » Aussi arrête-t-il son livre. C'est alors que, dans l'un des passages des plus forts, mais aussi des plus philosophiques du livre, il raconte vertigineusement comment il se rend compte de l'existence, qu'il existe, comme tout ce qui l'entoure. Ses nouvelles visions changent tout son être. Après avoir revu Anny, son ex-compagne, partagé ses impressions, et appris qu'elle partait, il se retrouve véritablement seul, et n'existe plus pour rien ni personne. Seul l'imaginaire parviendra peut-être à l'arracher à la Nausée et l'écriture d'un roman l'aiderait peut-être à accepter l'existence.

Le mur

Le Mur est un recueil de nouvelles publié en 1939 par Jean-Paul Sartre qui dédia ce livre à Olga Kosakiewicz. Le Mur est également le titre de la première nouvelle du recueil.

Le Mur est le récit à la première personne d'un prisonnier républicain espagnol condamné à être fusillé par les armées franquistes ; la nuit d'attente s'achève dans la dérision du sort (survie non désirée grâce à une trahison non voulue).

La Chambre est un récit à la 3^e personne et au passé qui explore les thèmes de la folie, de l'enfermement, de la famille bourgeoise, du couple et de la sexualité.

Erostrate est un récit à la 1^{re} personne associant le présent et le passé pour exploiter les thèmes de la haine de l'humanité et de la violence, du meurtre gratuit, du héros angoissé par la sexualité et la femme, tout s'achevant dans le dérisoire tragi-comique et le renvoi à l'incendiaire du temple d'Artémis à Éphèse.

Intimité est lui aussi un récit à la 3^e personne et au passé mais qui utilise le double monologue intérieur de deux personnages féminins parlant de leurs rapports respectifs au couple, à la sexualité, au sentiment, à l'échec.

L'Enfance d'un chef a un axe différent : il s'agit d'une longue analyse à la fois psychologique, sociologique et historique d'un personnage ordinaire qui adhère peu à peu à l'idéologie fasciste.

Camus

Albert Camus, né en 1913 en Algérie et mort en 1960 à Villeblevin. C'est un écrivain, philosophe, romancier, dramaturge, essayiste et nouvelliste français. Il fut aussi un journaliste militant engagé dans la Résistance française et dans les combats moraux de l'après-guerre. L'œuvre de Camus comprend des pièces de théâtre, des romans, des nouvelles, des films, des poèmes et des essais dans lesquels il

développe un humanisme fondé sur la prise de conscience de l'absurdité de la condition humaine mais aussi sur la révolte comme réponse à l'absurde, révolte qui conduit à l'action et donne un sens au monde et à l'existence, et « alors naît la joie étrange qui aide à vivre et mourir ». Sa critique du totalitarisme soviétique lui vaut les anathèmes des communistes et conduit à la brouille avec Jean-Paul Sartre. Il reçoit le Prix Nobel de littérature en 1957, sa réputation et son influence restent grandes dans le monde.

L'étranger

Le roman met en scène un personnage-narrateur, Meursault, vivant en Algérie française. Le protagoniste reçoit un télégramme lui annonçant que sa mère vient de mourir. Il se rend à l'asile de vieillards de Marengo, près d'Alger, et assiste à la veillée funèbre, puis à la mise en bière et aux funérailles sans prendre l'attitude de circonstance que l'on attend d'un fils endeuillé. Le héros ne pleure pas, ne veut pas simuler un chagrin qu'il ne ressent pas.

Après l'enterrement, Meursault décide d'aller nager, et rencontre Marie, une dactylo qu'il connaissait. Ils vont voir un film de Fernandel et passent la nuit ensemble. Le lendemain, il rencontre Raymond Sintès, un voisin de palier, qui lui demande d'écrire une lettre pour humilier sa maîtresse, qui est une Maure. Ce dernier est souteneur et s'est montré brutal avec celle-ci ; il craint des représailles de son frère. La semaine suivante, Raymond frappe et injurie cette femme, et est convoqué au commissariat et utilise Meursault comme témoin. En sortant, il invite Meursault et Marie dans un cabanon au bord de la mer, appartenant à son ami Masson. Marie demande à Meursault s'il veut se marier avec elle, il répond que ça n'a pas d'importance, mais qu'il le veut bien.

Le dimanche, après un repas bien arrosé, Meursault, Raymond et Masson se promènent sur la plage, et croisent un groupe d'Arabes, dont l'un est le frère de la jeune femme. Une bagarre éclate, au cours de laquelle Raymond est blessé au couteau. Plus tard, Meursault marche seul sur la plage, il est accablé par la chaleur et le soleil, il rencontre à nouveau l'un des Arabes, couché à l'ombre d'une source, qui à sa vue montre son couteau. Meursault sort de sa poche le revolver de Raymond, abruti par la luminosité, par la touffeur, ébloui par le reflet du soleil sur la lame du couteau, il tire et tue l'Arabe sans le moindre état d'âme, d'un coup de revolver, puis encore de 4 autres coups. C'est la fin de la première partie.

Dans la seconde moitié du roman, Meursault est arrêté et questionné, ses propos sincères et naïfs mettent son avocat mal à l'aise. Il ne manifeste aucun regret. En prison, pendant que son procès se prépare, il tue le temps en dormant, en lisant (en particulier un article de journal qui relate un fait divers, qui constitue en fait l'intrigue de la pièce de théâtre *Le Malentendu*). Puis le procès a lieu ; on l'interroge davantage sur son comportement lors de l'enterrement de sa mère que sur son meurtre. Meursault se sent exclu du procès. Il avoue avoir commis son acte à cause du soleil, ce qui déclenche l'hilarité de l'audience. La sentence tombe : il est condamné à la guillotine. Meursault voit l'aumônier, mais quand celui-ci lui dit qu'il priera pour lui, il déclenche la colère de Meursault.

Avant son départ, le condamné à mort finit par trouver la paix dans la sérénité de la nuit.

La peste

Un jour d'avril à Oran, en Algérie, le docteur Rieux découvre un rat mort sur son palier. Très vite, le nombre de rats qui remontent à la surface pour mourir se multiplie et les rues de la ville sont bientôt submergées de tas informes de rats morts. Les autorités décident de les incinérer.

Le concierge de l'immeuble du docteur Rieux tombe malade, et, malgré les soins du médecin, il meurt d'une maladie mystérieuse. Grand, un employé de mairie, vient voir le docteur Rieux car les morts de ces rats se multiplient. À la fin de la première partie, les autorités, après bien des hésitations, se décident à fermer la ville et l'isoler pour empêcher la maladie, qui semblerait être la peste, de se propager. Rambert, un journaliste, fait tout pour regagner Paris où se trouve sa compagne. Cottard, qui avait tenté de se suicider, semble éprouver du plaisir dans le malheur des habitants d'Oran. Grand essaie d'écrire un livre. Tarrou, étranger à la ville, dresse sa propre chronique du fléau et devient le collègue du docteur Rieux.

Le père Paneloux voit dans l'épidémie tout ce qui suit, sauf une grâce qui permet aux hommes de faire des actes de charité. Dans la ville, avec l'arrivée de l'été, les crimes se multiplient mais les habitants s'habituent aux ravages de l'épidémie. À l'approche de l'automne, Rambert rejoint Rieux et Tarrou dans leur lutte acharnée contre la peste. Plus tard, on assiste à l'agonie d'un jeune enfant, une mort et une souffrance atroce qui provoque chez Paneloux une prise de conscience et de foi plus forte que jamais. Tarrou et Rieux, qui luttent ensemble et sans relâche contre l'épidémie, décident de se reposer un peu.

En janvier, la peste régresse, et Castel fait des progrès incroyables avec son vaccin (appelé sérum dans le roman). On voit aussi que Tarrou est une des dernières victimes de la peste. Il est soigné par Rieux chez le médecin. Tarrou meurt après avoir longtemps lutté. Dans le même jour, Rieux apprend que sa femme en traitement depuis longtemps à cause d'une maladie est décédée. Rieux, qui a combattu la peste pendant presque une année, paraît avoir tout perdu et apparaît à la fin comme un personnage lucide, conscient de tout le mal que la peste a fait.

L'épidémie de la peste qui a lieu dans le roman peut être assimilée à l'expansion de la peste brune (ou nazisme) qui s'est répandue 10 ans avant la parution du roman c'est-à-dire en 1937.

Jonathan Littell

Jonathan Littell, né en 1967 à New York, est un écrivain franco-américain. Son roman *Les Bienveillantes*, écrit entièrement en français et signé à l'âge de 39 ans, lui vaut le prix Goncourt 2006 et le Grand Prix du Roman de l'Académie française 2006.

C'est aussi grâce à ce roman qu'il obtient le 8 mars 2007 la nationalité française pour « contribution au rayonnement de la France » après deux tentatives infructueuses en 2006.

Les bienveillantes

Le narrateur raconte – tout en effectuant de fréquents retours en arrière sur son enfance et sa jeunesse – ses années de criminel de guerre, sans désarroi moral, même s'il semble somatiser, accumulant vomissements et diarrhées.

Le récit des horreurs de la guerre nazie suit la chronologie des massacres sur le front de l'Est. Suivant le rythme des œuvres au clavecin de Jean-Philippe Rameau, compositeur apprécié du narrateur, l'auteur a divisé le roman en sept parties : après une toccata introductive, se succèdent six danses du xviii^e siècle (allemande I et II, courante, sarabande, menuet en rondeaux, air, gigue) qui s'enchaînent en une danse macabre cynique, un Crépuscule des dieux que colorent le rouge des meurtres de masse et le noir de l'uniforme SS.

La première partie est intitulée « Toccata » : elle constitue une sorte de prologue faustien et expose le projet du narrateur, ex-officier des Einsatzgruppen, et en tant que tel, responsable de crime contre l'humanité, de raconter son histoire. Dénué de mauvaise conscience, il ne cherche pas à se justifier ou à rendre des comptes. Il insiste sur l'aspect ordinaire des bourreaux et soutient que ce destin peut être celui de tous ceux qu'il appelle, avec François Villon, ses « frères humains ». Le lecteur apprend qu'il est, dans les années soixante-dix, un industriel spécialisé dans la production de dentelles quelque part dans le Nord de la France, peut-être à Calais. Il a une vie rangée, est marié, a des jumeaux vis-à-vis desquels il n'exprime aucune affection.

Dans la seconde partie, « Allemande I et II », le lecteur suit Max Aue (le narrateur descripteur), membre des Einsatzgruppen, sur le front de l'Est en Ukraine, en Crimée et en dernier lieu dans le Caucase. Il décrit les massacres (dont le massacre de Babi Yar) à ciel ouvert, des Juifs (La Shoah par balles) et des bolcheviques à l'arrière du front. Le chapitre s'achève par son affectation à Stalingrad. C'est une sanction de ses supérieurs (suite à une divergence d'opinions concernant l'appartenance ou non d'une tribu des montagnes caucasiennes au peuple juif) qui équivaut à une condamnation à mort (la ville était assiégée par les Russes et sur le point de tomber).

La troisième partie, « Courante », est consacrée au siège et à la bataille de Stalingrad, dont Aue réchappe miraculeusement, bien qu'une balle lui ait traversé la tête.

Dans la quatrième partie, « Sarabande », Max Aue effectue sa convalescence sur l'île de Usedom, à Berlin et en France. La mère et le beau-père du héros sont assassinés lors de son séjour chez eux à Antibes.

Le « Menuet en rondeaux » est le chapitre le plus long du roman. Max Aue, affecté au ministère du Reich à l'Intérieur dirigé par Heinrich Himmler, joue un rôle actif dans la gestion illusoire de la « capacité productive » du « réservoir humain » que constituent les prisonniers juifs. On entrevoit les rouages de la Solution finale avec sa bureaucratie (Himmler, Eichmann, Rudolf Höß...) et ses massacres de masse (camps d'Auschwitz, de Belzec, etc.). La grande différence avec Eichmann est qu'aligné sur les idées et les projets de Speer, Max désire naïvement faire travailler les prisonniers de guerre, ce qui exige que des rations alimentaires plus élevées leur soient attribuées, ce qui contraste avec l'attitude prédominante des SS, qui les massacrent ou les laissent périr. Jamais le narrateur ne semble souffrir moralement de la mort des prisonniers ; pour lui, il s'agit d'une faute, voire d'une erreur mais non d'un crime. Par ailleurs, deux vrais policiers, Clemens et Weser, chargés d'enquêter sur le meurtre de la mère du narrateur et de son compagnon, le soupçonnent très vite et n'auront de cesse de le poursuivre.

Le chapitre « Air » met en scène le séjour de Max Aue dans la propriété de sa sœur et de son beau-frère,

en Poméranie, dans une orgie solitaire « bataillienne » de nourriture, d'alcool et d'onanisme. C'est le chapitre le plus onirique du roman, où se dévoilent, de plus, les obsessions sexuelles de Max Aue.

Le dernier chapitre, « Gigue », relate la fuite devant l'avancée des soviétiques et le séjour dans Berlin capitale assiégée. La fin du roman complète le début : Aue, muni des papiers d'un Français du Service du travail obligatoire (STO), pourra quitter Berlin pour la France, son bilinguisme le protégeant du soupçon.

Lautréamont

Isidore Lucien Ducasse, né à Montevideo (Uruguay), en 1846, et mort dans le 9^e arrondissement de Paris, en 1870, est un poète français. Il est également connu sous le pseudonyme de comte de Lautréamont, qu'il emprunta très probablement au Latréaumont d'Eugène Sue et qu'il n'utilisa pourtant qu'une seule fois. Son œuvre compte parmi les plus fascinantes du xix^e siècle, d'autant plus que l'on sait très peu de choses sur leur auteur, mort très jeune à vingt-quatre ans.

Les chants de Maldoror

Les Chants de Maldoror sont un ouvrage en prose, composé de six parties (« chants ») et publié en 1869 par Isidore Ducasse sous le pseudonyme de Comte de Lautréamont. Le livre ne raconte pas une histoire unique et cohérente, mais est constitué d'une suite d'épisodes dont le fil conducteur est la présence de Maldoror, personnage maléfique doué de pouvoirs surnaturels.

Le romantisme

Certaines critiques littéraires ont cru discerner des tendances romantiques du xviii^e siècle. Ils regroupaient ces tendances sous le nom de Prémantisme. Rousseau, Diderot ou Prévost seraient des prémantismes. Voici les traits principaux du prémantisme chez ces trois écrivains :

Réhabilitation des passions et du moi ;

Culte de la sensibilité ;

Exaltation du sentiment de la nature ;

Exaltation de l'originalité de style et de personnalité.

La notion de prémantisme, en vogue des années 1960 aux années 1970, a cependant été abondamment critiquée pour plusieurs raisons :

anachronisme / illusion rétrospective : ce terme présuppose un sens de l'histoire, il relève de l'histoire littéraire téléologique ;

imprécision historique. De nombreux traits romantiques n'apparaissent pas dans le prétendu prémantisme : par exemple le goût pour le Moyen Âge, la volonté d'en finir avec les Lumières chez les premiers romantiques ;

cliché : il repose sur l'opposition entre raison classique et passion romantique. Or, Rousseau est le parfait démenti de cette division artificielle : en témoigne l'écriture presque simultanée du roman sensible *La Nouvelle Héloïse* et de l'essai politique *Le Contrat Social*. La tendance de la critique actuelle est de montrer les liens entre rationalisme et sensibilité, voire entre esprit scientifique et sensibilité.

On note également un courant préromantique dans l'art pictural__

Le romantisme est un mouvement artistique apparu au cours du XVIII^e siècle en Grande-Bretagne et en Allemagne, puis au début du XIX^e siècle en France, en Italie et en Espagne. Il se développe en France sous la Restauration et la monarchie de Juillet en réaction à la régularité classique jugée trop rigide et au rationalisme philosophique des siècles antérieurs.

Le romantisme s'esquisse par la revendication des poètes du « je » et du « moi », qui veulent faire connaître leurs expériences personnelles et faire cesser cet aspect fictif attribué aux poèmes et aux romans. Le romantisme se caractérise par une volonté d'explorer toutes les possibilités de l'art afin d'exprimer ses états d'âme : il est ainsi une réaction du sentiment contre la raison, exaltant le mystère et le fantastique et cherchant l'évasion et le ravissement dans le rêve, le morbide et le sublime, l'exotisme et le passé. Idéal ou cauchemar d'une sensibilité passionnée et mélancolique, ses valeurs esthétiques et morales, ses idées et thématiques nouvelles ne tardèrent pas à influencer d'autres domaines, en particulier la peinture et la musique. Le romantisme peut être présent dans les romans du XIX^e siècle comme chez Hugo, Chateaubriand, Stendhal, etc...

On a donné le nom de « romantisme » au grand courant littéraire qui a commencé aux environs de 1820 et s'est poursuivi jusqu'aux alentours de 1850, pendant la Restauration et la Monarchie de Juillet. Ce nom désigne un art où l'imagination et la sensibilité prédominent sur toute autre faculté de l'esprit. Plus généralement, il évoque des formules diamétralement opposées à celle de l'art classique des XVIII^e et XVIII^e siècles. Le mot romantisme n'a pris ce sens précis que tardivement. La crise romantique de la littérature française n'est qu'un des aspects tardifs d'un mouvement bien plus général, qui s'est fait sentir dans l'Europe. Comme la France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie ont eu leurs romantiques, et au nom de Victor Hugo répondent ceux de Byron, de Novalis et d'Alexandre Pouchkine. L'art pictural n'est pas moins concerné que la littérature avec Delacroix, David d'Angers, et la musique avec Berlioz, Wagner.

Baudelaire a proposé sa définition du romantisme au Salon de 1846 : « Le romantisme n'est précisément ni dans le choix des sujets ni dans la vérité exacte, mais dans la manière de sentir. Ils l'ont cherché en dehors, et c'est en dedans qu'il était seulement possible de le trouver. Pour moi, le romantisme est l'expression la plus récente, la plus actuelle du beau. Il y a autant de beautés qu'il y a de manières habituelles de chercher le bonheur. La philosophie du progrès explique ceci clairement ; ainsi, comme il y a eu autant d'idéaux qu'il y a eu pour les peuples de façons de comprendre la morale, l'amour, la religion, etc., le romantisme ne consistera pas dans une exécution parfaite, mais dans une conception analogue à la morale du siècle. C'est parce que quelques-uns l'ont placé dans la perfection du métier que nous avons eu le rococo du romantisme, le plus insupportable de tous sans contredit. Il faut donc, avant tout, connaître les aspects de la nature et les situations de l'homme, que les artistes du passé ont dédaignés ou n'ont pas connus. Qui dit romantisme dit art moderne, – c'est-à-dire intimité, spiritualité,

couleur, aspiration vers l'infini, exprimées par tous les moyens que contiennent les arts. »

Dans son sens le plus vaste, le mot « romantisme » signifie conception de la vie relative au « roman », conception dont on trouve l'expression dans les récits épiques des peuples romans. Le romantisme ainsi compris est donc une mentalité d'inspiration chrétienne et nord-occidentale, par opposition à la mentalité antique et classique, d'inspiration païenne et d'origine gréco-latine. De cette mentalité est sorti un art cherchant à représenter l'infini, se portant volontiers vers l'inaccessible, le merveilleux, le fantastique, le mystérieux, tandis que l'art antique recherchait la raison, le calme, la simplicité, la noblesse, la clarté.

Le romantisme cherche à se détacher des philosophes des Lumières. Le préromantisme est un terme utilisé par les historiens. Il désigne le moment où la littérature française passe du "Siècle des Lumières" au romantisme. Le préromantisme est marqué par l'évolution d'une littérature fondée sur la raison vers une littérature fondée sur les sentiments, l'émotion. Le romantisme est un mouvement littéraire qui s'oppose au classicisme. L'auteur romantique cherche à exprimer et faire ressortir ses sentiments contrairement à l'auteur classique qui d'après lui n'est pas assez franc. Il prend le parti du peuple. Il est contre les royalistes et pour la jeunesse.

Le premier romantisme, appelé Frühromantik, naît en Allemagne à Iéna. Le cercle de Iéna est très cosmopolite. Il est composé de figures telles que Novalis, Ludwig Tieck, Friedrich Schlegel qui se réclamaient proches de la pensée de Fichte. Ce sont eux qui élaboreront la doctrine romantique et le romantisme politique. Après 1804, le romantisme allemand prend une nouvelle direction, c'est la Hochromantik de l'école de Heidelberg avec des noms tels que Clemens Brentano, Joseph von Eichendorff, Achim von Arnim et les Jacob et Wilhelm Grimm. Ils se sont moins penchés vers la réflexion que vers le réel et se sont finalement tournés vers le nationalisme culturel. La dernière période, la Spätromantik, s'étend de 1815 à 1848.

D'Allemagne, le mouvement romantique passa au Royaume-Uni. Mais il y fut moins marqué parce que la littérature britannique avait gardé davantage d'indépendance. Tandis qu'en Allemagne le romantisme avait été surtout un mouvement de réaction contre l'influence française, — mouvement aboutissant à la création d'un art national assagi, — au Royaume-Uni, il fut surtout caractérisé par le retour au Moyen Âge et aux antiquités celtiques.

Si le romantisme a été en Allemagne en partie un retour aux fonds primitif et indigène, en France, ce fut au contraire une réaction contre la littérature nationale. Les littératures anglaise et allemande ne s'étaient asservies que momentanément à la discipline du classicisme, sous l'influence prédominante de notre grand siècle ; et ce qu'on appelle proprement romantisme outre-Manche et outre-Rhin c'est la période littéraire où le génie septentrional, reprenant conscience de lui-même, répudie l'imitation française. En France, au contraire, pays de culture et de tradition gréco-latines, la littérature était classique depuis la Renaissance, et l'on appelle romantiques les écrivains qui, au début du xix^e siècle, se sont affranchis des règles de pensée, en opposition au classicisme et au réalisme des philosophes du xviii^e siècle.

Pas plus qu'en Allemagne, cette révolution ne s'est accomplie d'un seul coup en France. À cause de son

caractère de rupture avec la tradition nationale, et non avec des habitudes passagères, d'importation étrangère, elle a été plus tardive et a eu plus de peine à se réaliser. Commencée en réalité vers 1750, elle n'a atteint son terme qu'un siècle plus tard. Préparée au xviii^e siècle, contenue et même refoulée pendant la Révolution et l'Empire, elle n'est arrivée à maturité que sous la Restauration et son triomphe ne s'est affirmé vers 1830 qu'après des luttes ardentes et passionnées.